

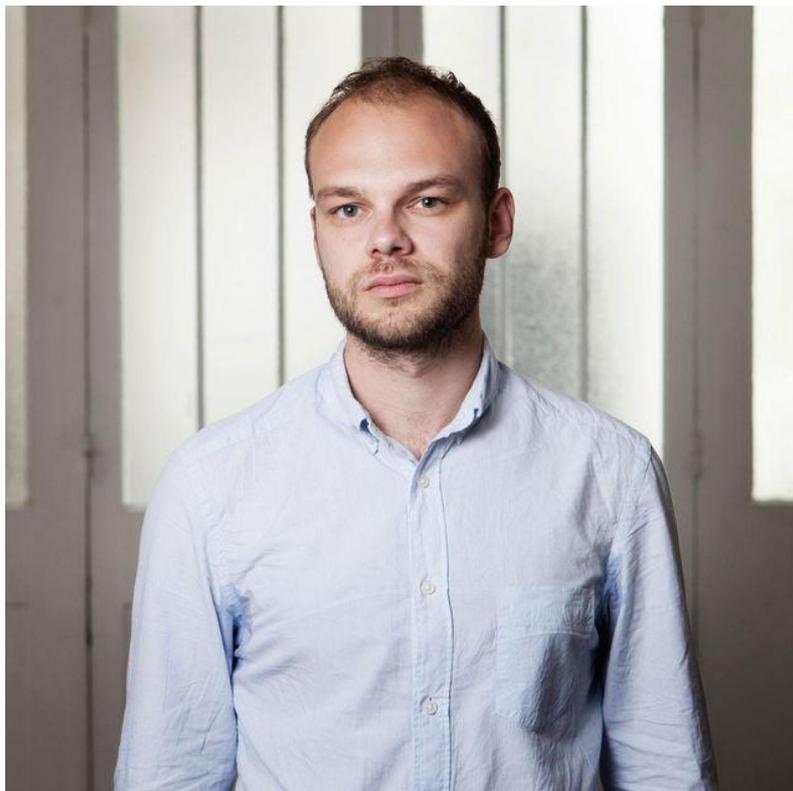
Les
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 14 au 26 novembre 2022

Thomas Flahaut



© Patrice Normand

Biographie

Né en 1991 à Montbéliard (Doubs), Thomas Flahaut a étudié le théâtre à Strasbourg avant de s'installer en Suisse pour suivre un cursus en écriture à l'Institut littéraire suisse de Bienne. Diplômé en 2015, il vit aujourd'hui à Bienne. Il s'initie à l'écriture de scénario et a cofondé le collectif littéraire franco-suisse Hétérotrophes, avec des auteurs issus de la filière biennoise.

Bibliographie

- *Les Nuits d'été*, Éditions de l'Olivier, 2020
- *Ostwald*, Éditions de l'Olivier, 2017

Présentation des ouvrages

***Les Nuits d'été*, Éditions de l'Olivier, 2020**

Thomas, Mehdi et Louise se connaissent depuis l'enfance.



**Les nuits
d'été**
Thomas
Flahaut

À cette époque, Les Verrières étaient un terrain de jeux inépuisable. Aujourd'hui, ils ont grandi, leur quartier s'est délabré et, le temps d'un été, l'usine devient le centre de leurs vies.

L'usine, où leurs pères ont trimé pendant tant d'années et où Thomas et Mehdi viennent d'être engagés.



Éditions de l'Olivier

L'usine, au centre de la thèse que Louise prépare sur les ouvriers frontaliers, entre France et Suisse.

Ces enfants des classes populaires aspiraient à une vie meilleure. Ils se retrouvent dans un monde aseptisé plus violent encore que celui de leurs parents. Là, il n'y a plus d'ouvriers, mais des opérateurs, et les machines brillent d'une étrange beauté.

Grande fresque sur la puissance et la fragilité de l'héritage social, Thomas Flahaut écrit le roman d'une génération, avec ses rêves, ses espoirs, ses désillusions.

Extraits de presse

Article publié dans le quotidien *Tribune de Genève*, octobre 2020, par Caroline Rieder

Passer de la France à la Suisse, du monde ouvrier aux sphères universitaires, ou encore du quotidien à une réalité étrange nommée semi-confinement, ou du bonheur ignoré de pouvoir

compter sur ses mots à l'oubli, ou au contraire s'extraire du réel pour plonger dans ses souvenirs. Plusieurs livres de la rentrée littéraire romande s'installent dans ces entre-deux qui représentent certes autant de ressorts narratifs, mais que l'on peut aussi lire comme les signes d'une littérature en phase avec une époque mouvante.

Les Nuits d'été, de Thomas Flahaut, explore ainsi un triple passage : celui des frontaliers du Jura qui travaillent dans les usines suisses ; celui de leurs enfants, entre ascension sociale et grosses galères. Celui, enfin, d'un monde ouvrier en déclin, entre délocalisations, chômage et recours massif aux intérimaires.

Né à Montbéliard et installé à Bienne où il a étudié à l'Institut littéraire suisse, Thomas Flahaut se définit avant tout comme un « transfrontalier ». Joint au téléphone lors d'une résidence d'écriture en Dordogne, il évoque autant Lausanne, où il a habité, que cette Franche-Comté d'où il vient.

Après *Ostwald*, un premier roman remarqué, *Les Nuits d'été* met en scène Thomas, natif de Montbéliard qui, au lieu d'informer ses parents de son échec définitif à l'université de Besançon, choisit de travailler pour l'été dans l'usine suisse où son père a trimé toute sa vie. Il y retrouve Mehdi, son ami d'enfance. Serveur dans une station alpine l'hiver, Mehdi revient au bercail aux beaux jours. Depuis sept étés, il campe derrière les machines la nuit, derrière l'étal de son père vendeur de poulets rôtis le jour. Un rythme éreintant même lorsque l'on a 25 ans. De plus, une délocalisation se profile à l'horizon.

La lueur d'espoir vient de Louise, son amie d'enfance et la jumelle de Thomas. Une histoire d'amour naît entre eux où tout se mélange. Mehdi est à la fois l'amoureux et l'interviewé pour la thèse que Louise prépare sur les ouvriers. Cela suffira-t-il à unir ces deux mondes ?

Un livre mûri longtemps

Ce roman, Thomas Flahaut le portait depuis longtemps. Depuis qu'il a travaillé dans l'usine où a œuvré son père. « Je n'y suis pas allé en aventurier social, mais parce que j'avais besoin d'argent pour payer mes études ». Le Thomas du livre, c'est un peu lui, mais pas vraiment. « S'il s'appelle comme moi, et si j'ai décidé d'offrir une partie de mon état civil à Louise, ce n'est pas pour faire de l'autofiction, mais pour situer le point de vue d'où je parle ». Celui d'un fils d'ouvrier qui, contrairement à son personnage, a terminé ses études, et s'est éloigné de son milieu d'origine.

« Je ne souhaitais pas écrire une histoire de pauvres, mais celle de trajectoires sociales qui ne sont pas que le résultat de la volonté comme on veut souvent nous le faire croire, mais aussi d'un déterminisme social qui est réel ». Il ne voulait pas non plus « raconter une énième histoire de transfuge de classe. Annie Ernaux a fait ça magistralement ».

Les Nuits d'été contient un peu de tout cela, avec un traitement très personnel. Ce roman mélancolique et sociologique est porté par un style à la fois abrupt et poétique qui saisit le lecteur dès la première page. Une langue qui ne renie pas ce que l'auteur nomme « le français littéraire » mais use aussi de la répétition pour suggérer cet univers d'appauvrissement de l'intériorité et du langage que représente l'usine, et emprunte aussi quelques termes à l'argot comme « daron ».

Dix kilos en moins

Thomas Flahaut a surtout cherché à dire ce choc de l'usine, qui lui a fait perdre dix kilos. Il réussit parfaitement à le transmettre. Ce qui frappe d'abord, c'est l'odeur de fer brûlé et de plastique fondu. Pas ce vacarme que le personnage de Thomas imaginait, fantôme d'une « usine de film et de roman ». Ici les machines semblent vivre toutes seules, portent un petit nom. Le jeune homme

s'affaire ainsi autour de « Miranda », qui crache des pièces dont personnes ne sait à quoi elles servent.

L'usine moderne n'a rien perdu de sa cadence folle, la tâche harassante tue à petit feu, surtout si l'on travaille de nuit. Dans ce monde, les couleurs ne sont là que pour rappeler la hiérarchie : polos gris pour les « opérateurs », rouge pour le chef d'atelier. Une autre division, invisible, s'opère entre les employés fixes et les intérimaires. Puis une troisième entre les ouvriers français et les patrons, Suisses et absents.

Frontière omniprésente

La frontière géographique, enfin, est omniprésente. Franchie sans cesse, elle fait partie du territoire naturel de cette jeunesse en quête de repères. Thomas Flahaut souligne cette porosité, ces regards parfois hostiles de part et d'autre, pour mieux dire à quel point elle relève d'une construction, notamment de l'extrême droite. Si son livre poursuit une visée littéraire, son côté militant sourit au fait que son texte puisse contribuer à une prise de conscience : « J'aimerais inviter les gens à comprendre combien l'extrême droite a déjà gagné sur ce point. Il ne faut pas leur laisser ce débat. D'autant plus qu'on a vu avec la crise du coronavirus à quel point la Suisse avait besoin des frontaliers ».

Article publié dans le magazine *L'Usine Nouvelle*, octobre 2020, par Christophe Bys

Pour son deuxième roman, *Les Nuits d'été*, Thomas Flahaut ne choisit pas vraiment la facilité. En effet, l'été est pour de nombreuses personnes synonymes de mer, de soleil et de farniente. Pour les personnages de ce roman qui se déroule du côté de Besançon, il est synonyme d'usine, de travail et de passage à l'âge adulte.

Trio d'amis

Thomas, Louise et Mehdi sont des amis d'enfance, les deux premiers étant jumeaux. Le temps d'un été, ils se retrouvent. Les deux garçons travaillent de nuit dans l'usine du coin, qui est sûrement le premier employeur du coin. D'un style précis et sans affect, Thomas Flahaut raconte l'arrivée de Thomas officiellement venu travailler le temps d'un été avant de retourner suivre ses études. C'est du moins ce qu'il raconte à sa famille. Louise prépare une thèse sur les ouvriers transfrontaliers, entre la France et la Suisse. Mehdi fait des saisons et vient l'été lui aussi travailler à l'usine ou avec son père qui tient une pâtisserie sur les marchés.

Parmi les scènes fortes du livre, on citera par exemple l'arrivée de Thomas à l'usine au début du roman. Plutôt que de condamner, Thomas Flahaut a retenu la leçon des plus grands : décrire aussi précisément que possible est plus efficace qu'un commentaire moralisateur. C'est une des grandes qualités de ce livre qu'il ne se place jamais au-dessus de ces personnages, il est à leur hauteur, à côté d'eux, sans compassion excessive.

Loisirs mécaniques

Aussi, quand l'annonce de la réduction d'activité de l'usine arrive, faisant peser un danger sur l'emploi des intérimaires, il ne force pas le trait avec de grands discours sur la mondialisation. Il croit à la fiction, il raconte. Autre scène remarquable : la sortie de la bande de copains en forêt pour une sorte de rave party sylvestre, où les corps semblent tout aussi contraints qu'à l'usine, quand l'heure de se relaxer arrive.

On pourrait multiplier les anecdotes ou noter comment l'auteur traite le thème de la communication difficile entre les générations. Comme entre Mehdi et son père qui voudrait bien voir son fils s'installer et reprendre la pâtisserie. Les « héros » de ce livre sont à l'entrée de l'âge adulte et pour le dire en langage courant : ils y vont en reculant. Mais ce disant, on n'aurait rien dit de l'essentiel du roman : le style de Thomas Flahaut, à la fois précis et poétique. On ne lit pas *Les Nuits d'été* parce qu'on est pris dans un suspense insoutenable, mais parce qu'on est pris par une musique pas vraiment désespérante. *Les Nuits d'été* est un roman paradoxal, à la fois résigné et entraînant. Comme la vie...

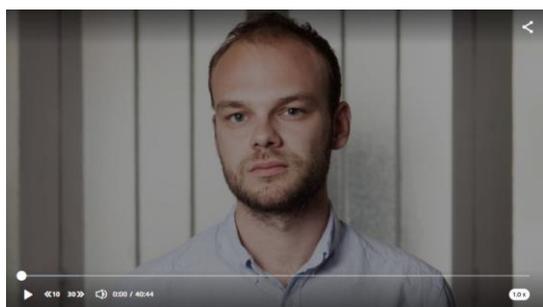
Extraits vidéo

Interview de Thomas Flahaut sur la chaîne Youtube de Librest, septembre 2020, par Quentin Schoevaert



[Voir la vidéo](#) (durée : 11 min)

Interview de Thomas Flahaut sur RTS dans l'émission « Qwertz », août 2020, par Nicolas Julliard



[Écouter le podcast](#) (durée : 40 min)

Ostwald, Éditions de l'Olivier, 2017



Ostwald
Thomas
Flahaut



Éditions de l'Olivier

« La secousse que j'ai ressentie la nuit dernière était un tremblement de terre. Les animations commentées par le présentateur du journal le montrent. Un point rose palpite sous la terre. De ce point partent des ondes roses qui font vaciller un cube gris posé à la surface, désigné par une flèche, et légendé.

Centrale nucléaire de Fessenheim. »

Évacués avec le reste de la population, Noël et son frère, Félix, se retrouvent dans un camp improvisé en pleine forêt, la forêt où ils se promenaient, enfants, avec leur père. C'était avant la fermeture de l'usine où celui-ci travaillait, avant le divorce des parents, et l'éclatement de la famille.

Cette catastrophe marque, pour eux, le début d'une errance dans un paysage dévasté. Ils traversent l'Alsace déserte dans laquelle subsistent de rares présences, des clochards égarés, une horde de singes échappés d'un zoo, un homme qui délire...

Ostwald est le récit de leur voyage, mais aussi du délitement des liens sociaux, et peut-être d'une certaine culture ouvrière. C'est la fin d'un modèle qui n'ayant plus de raison d'être ne peut être transmis : confrontés aux fantômes du passé, les deux frères doivent s'inventer un avenir. Peut-être est-ce la morale de ce roman en forme de fable.

Extraits de presse

Article publié dans le magazine *Les Inrockuptibles*, août 2017, par Yann Perreau

Tchernobyl en France ? C'est possible. Thomas Flahaut en décrit les effets.

Belfort. Une usine ferme. Le père de famille se retrouve au chômage, la famille explosée, ses deux fils seuls au monde. Félix et Noël aiment la même jeune fille, Marie, qui s'amuse, séduit l'un puis l'autre. Et la catastrophe arrive, sans crier gare.

Quand un tremblement de terre frappe la région où se trouve la centrale nucléaire de Fessenheim, l'événement semble d'abord peu grave. Les autorités se veulent rassurantes, malgré le cortège incessant de camions et de bus, de pompiers au visage couvert de masques à gaz. Les protagonistes ne se rendent compte de l'ampleur du drame que quand ils sont emmenés dans des camps de réfugiés.

L'angoisse se diffuse comme la radioactivité

Ostwald est un premier roman frappant de concision et d'audace stylistique : le récit tout en retenue d'une fin du monde, à l'opposé du pathos grandguignolesque et macabre qui caractérise parfois le genre. Flahaut invente une écriture quasi anonyme, faite d'ellipses, de non-dits. Les phrases se succèdent sans guillemets, sans que l'on sache parfois qui parle : « Félix chevauche un tricycle violet. Je demande aux Français de ne pas céder à la panique ». Monologue intérieur du narrateur, appel à l'ordre du gouvernement, délire ambiant d'une population laissée à l'abandon ?

Dans cet univers éthéré, l'angoisse se diffuse comme la radioactivité dans un monde à la beauté crépusculaire façon J. G. Ballard : chars d'assaut abandonnés, leurs canons pointés sur une banlieue déserte, parking de supermarché couvert par les tentes blanches des réfugiés. Un monde où l'espoir survit, symbolisé par la jeunesse, comme une forme de décence ultime, d'énergie du désespoir.

Article publié dans le quotidien *L'Humanité*, août 2017

En moins de 200 pages, Ostwald saisit le présent à bras-le-corps : les usines qui ferment, le risque nucléaire, la peur de l'avenir qui prend à la gorge sa génération. Ce premier « texte narratif d'ampleur » confronte deux catastrophes. L'annonce, bien réelle, de la fermeture de l'usine Alstom de Belfort et un accident fictionnel dans une centrale nucléaire, inspirée de celle de Fessenheim. L'histoire collective croise celle, intime, de deux frères d'une vingtaine d'années, Noël et Félix. Leur famille a éclaté à la suite de la casse sociale dans la région. C'est Noël qui raconte, avec sa « subjectivité désaffectée ». Son récit est heurté, perméable aux sons et aux images du dehors : le « ding » d'un SMS, les graphies des panneaux de signalisation qui viennent « perturber le corps du texte ». Venu de la poésie et du théâtre, Thomas Flahaut ouvre son roman à tous les vents.

Ancré entre Strasbourg et Belfort, avec une échappée dans le village d'Ostwald, le roman explore « poétiquement » un territoire que connaît bien Thomas Flahaut, « la France entre les villes, celle des ZAC et des ZI ». Né à Montbéliard, dont il a gardé un léger accent, il s'est installé en Suisse après le bac pour suivre les cours d'écriture littéraire de la Haute École des arts de Berne. C'est là qu'il a vécu le début du mandat de François Hollande : « J'ai vu la France changer. J'avais des échos de la fermeture de Fessenheim, de l'état d'urgence, de la présence policière. La distance m'a permis d'en faire du matériel fictionnel. » On retrouve dans le roman l'empreinte de la crise des migrants. Chassés de chez eux par l'accident nucléaire, les habitants de la région se retrouvent dans des camps de réfugiés où les deux frères assistent à de terribles scènes de violence.

Roman d'apprentissage social, Ostwald vire à la fiction d'anticipation apocalyptique. La littérature de la catastrophe est dans l'air du temps. « Je suis né en 1991, tous les noëls on est bassiné de films catastrophes, on est entouré d'un imaginaire apocalyptique, certaines scènes sont aussi inspirées du polar ». Comme beaucoup de gens de son âge, Thomas Flahaut a été marqué par les manifestations contre le CPE, la réforme des retraites et la loi travail. L'écriture du roman est directement liée à une expérience de travail de nuit en usine, à l'âge de 21 ans. Bien plus qu'un job d'été, un événement fondateur qui le relie à la mémoire familiale. Ce fils et petit-fils d'ouvriers est devenu, à 15 ans, un « fils de profs ». Son père, après son licenciement de l'usine, devient enseignant en lycée professionnel, tandis que sa mère, secrétaire, passe le concours de professeur des écoles. C'est d'ailleurs sur la photocopieuse de son école qu'elle a tiré le manuscrit d'Ostwald. « Avoir un pied dans les deux endroits me travaille : comment transmettre l'héritage ouvrier, les pratiques politiques et syndicales, dans une époque où tout le monde rêve d'être millionnaire et surtout pas fonctionnaire ? » interroge ce lecteur de Didier Eribon et Martine Sonnet, qui prépare un mémoire sur la littérature de Mai 68. Le roman est traversé par la solitude, la question du collectif, la solidarité, l'utopie sociale à côté de laquelle passe le narrateur : « On est une île au milieu d'un archipel, le monde ouvrier est un continent. On répète à loisir que les gens sont dépolitisés. Rien de plus faux, comment expliquer, sinon, qu'autant de monde se mobilise sur des sujets aussi techniques que le droit du travail ? Je ne suis pas une exception », martèle Thomas Flahaut.

Dans cette « course sauvage » qu'est la rentrée littéraire, il fait confiance à son éditeur, l'Olivier, le seul à qui il a envoyé son manuscrit. « J'aimerais ne faire qu'écrire, même si j'ai peur de l'avenir dans la France de Macron », confie-t-il. S'il parle de réinventer la politique, il ne milite que pour défendre une littérature qui « se prend le réel en pleine gueule, quitte à faire des erreurs ». Ce premier roman est un sans-faute.

Interview de Thomas Flahaut publiée dans le quotidien *Libération*, septembre 2017, par Frédérique Roussel

La fermeture d'une usine signe une dissémination familiale, la centrale de Fessenheim explose, des camps de réfugiés fleurissent dans l'est de la France. Dans ce contexte apocalyptique et cruel, l'auteur suit d'une plume économe et imagée la trajectoire de Noël. Après des études théâtrales à Strasbourg, Thomas Flahaut, 26 ans, a suivi le cursus en écriture littéraire de la Haute École des arts de Berne et vit aujourd'hui à Lausanne.

Votre point de départ ?

Une catastrophe nucléaire. On nous avait proposé de décrire notre vision de l'apocalypse pour une exposition sur *Stalker* de Tarkovski à la Maison d'ailleurs à Yverdon. Je viens du nord de la Franche-Comté et j'ai vécu en Alsace. Pourquoi ne pas détruire les lieux de mon enfance avec cette centrale, faire descendre les singes du Haut-Kœnigsbourg, dévaster une aire d'autoroute et son supermarché, se moquer un peu de ces endroits ? Comme un film d'horreur à Disneyland. Cette scène, totalement remaniée, est restée.

Pourquoi l'avoir reprise ?

J'avais envie de jouer avec le genre, un peu comme Cormac McCarthy, et en même temps, j'en avais peur. Et puis, à 23 ans, je me sentais au seuil de l'âge adulte, en train de perdre quelque chose de la sensibilité de l'adolescence. Pourquoi ne pas en saisir un instantané avant que ça disparaisse complètement ? J'ai ensuite commencé à concevoir cette mise en parallèle entre la fermeture fictive d'une usine et l'explosion fictive d'une centrale. Il était question de parler d'un présent déjà apocalyptique. On vit des moments dont on sait qu'ils sont charnières dans l'avenir de notre monde, et pourtant, on ne freine pas. On vit chacun nos petites vies.

Pourquoi cette quête du père ?

Elle me travaille littérairement et un peu politiquement. Au fond, est-ce qu'on devient comme ses parents ? Jusqu'où reproduit-on leurs erreurs ?

Comment décririez-vous votre narrateur ?

C'est un post-adolescent détaché de tout, que j'annonce de manière un peu facétieuse comme un passager avec l'exergue d'Iggy Pop (« I am the passenger, I stay under glass »). Il a un rapport désaffecté au monde. Son prénom m'est venu au moment de terminer mon texte. Cela dit combien il était au fond comme un programme stylistique plus qu'un personnage avec une histoire.

Pourquoi « désaffecté » ?

Je parle même d'écriture désaffectée. Je voulais qu'il y ait très peu de place pour les sentiments et la psychologie. Que le texte ait presque l'air d'effleurer les choses. Après le prologue, l'usine fermée, la catastrophe industrielle a complètement modifié la manière dont ces jeunes peuvent regarder le monde, leur propre avenir, la région dans laquelle ils vivent. Leurs subjectivités sont désaffectées comme une usine.

Pourquoi se former à l'écriture ?

Je savais qu'écrire me permettrait de réfléchir sur le monde qui m'entoure. Je me disais que je n'y arriverais jamais de ma vie sans une sorte de cadre qui légitime ma pratique et surtout me donne des lecteurs. Apprendre tout seul à écrire mais avec d'autres. Cela m'a permis de développer une sorte de muscle de l'écriture.

Pourquoi Ostwald ?

Je voulais un lieu en banlieue, qui incarne un peu les villes urbaines. Ostwald est proche de Strasbourg, mais n'est pas non plus une cité-dortoir. J'ai donc décidé de déplacer la résidence initiale du père pour la mettre à Ostwald. Je me disais que cette géographie précise participerait d'un effet d'étrangeté.

Est-ce qu'écrire, c'est désigner la violence de la société ?

Non, la littérature n'est que du désengagement. C'est prendre du recul par rapport au réel. C'est un texte qui tente de plonger les gens dans un cauchemar qui est un présent regardé avec une loupe grossissante.

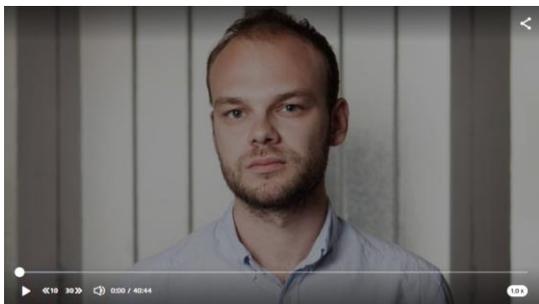
Extraits vidéo

Interview de Thomas Flahaut sur la chaîne YouTube de la librairie Mollat, octobre 2017



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

Interview de Thomas Flahaut sur RTS dans l'émission « Versus-Lire », novembre 2017, par Jean-Marie Félix



[Écouter le podcast](#) (durée : 40 min)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40
Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon
Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics
m.masson@livre-bourgognefranche.comte.fr
- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranche.comte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranche.comte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



**Agence Livre
& Lecture**
Bourgogne-
Franche-Comté